



De l'orientation

Roberto Casati, Jérôme Dokic

► To cite this version:

Roberto Casati, Jérôme Dokic. De l'orientation. Philosophie du son, Jacqueline Chambon, 1994, 978-2877111096. ijn_00000523

HAL Id: ijn_00000523

https://hal.science/ijn_00000523

Submitted on 30 Jul 2004

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

7. DE L'ORIENTATION

7.1. *Introduction.*

Notre champ perceptif a un rapport assez complexe à l'espace. Il peut être dit « spatial » en trois sens différents :

(1) Nous percevons un ensemble d'objets comme entretenant entre eux des *relations* spatiales déterminées; par exemple, nous voyons que la table est à telle *distance* de la chaise, que le poisson rouge est *dans* son bocal, etc.

(2) Nous percevons ces objets comme étant *localisés* en des *positions* déterminées dans le champ perceptif.

(3) Nous percevons ces objets comme étant *orientés* l'un par rapport à l'autre; par exemple, nous voyons que la table est *derrière* la chaise, *à gauche* d'un mur, etc. Le champ visuel comporte un « haut », un « bas », une « aile gauche » et une « aile droite », un « arrière-plan » et un « avant-plan ».

Les deux premiers sens et le dernier diffèrent notamment quant à la forme linguistique utilisée pour décrire l'expérience : l'orientation d'un objet est naturellement spécifiée en termes indexicaux, par exemple en utilisant des expressions telles que « en haut », « en bas », « à gauche », « à droite », etc. En revanche, les rapports de distance peuvent être spécifiés sans l'aide d'expressions indexicales, par exemple au moyen d'une métrique particulière : « Sa main était à une dizaine de centimètres de son portefeuille ». (Ce qui ne veut pas dire, bien entendu, que les rapports de distance soient perçus en centi-

mètres ou en pouces; en fait, l'expérience perceptive elle-même n'a pas de métrique : cf. Peacocke, 1989.) Quant à la position, si elle peut être spécifiée en utilisant des expressions indexicales (comme «ici», «là», «là-bas», etc.), elle peut aussi être décrite de façon moins subjective, par référence à un système de coordonnées : «Mon jeton est sur la case DÉPART, au même endroit où se trouvait le tien tout à l'heure». (Notons que la description indexicale est probablement obligatoire en dernière instance.)

Les expressions indexicales utilisées pour décrire l'orientation d'un objet ont généralement une forme relationnelle. Par exemple, un objet n'est pas à gauche «tout court»; il est à gauche d'un autre objet et par rapport au sujet. Les prédicats «à gauche» et «à droite» comportent donc au moins trois places, dont une pour le sujet. De même, un objet n'est pas en haut ou en bas «tout court» : il est en haut ou en bas par rapport à un autre objet, et en définitive par rapport au sujet, ou en tout cas par rapport à un axe qui passe par le sujet. (Cette dernière précision est nécessaire pour rendre compte du fait que le sujet peut être debout ou étendu sur le dos : debout, les dimensions du haut et du bas correspondent à un axe vertical qui va de la tête aux pieds; sur le dos, l'axe vertical est perpendiculaire au corps allongé du sujet.) Des remarques similaires valent pour les prédicats «devant» et «derrière». En fait, la description de l'orientation réciproque de deux objets utilise simultanément au moins un prédicat pour *chacun* des trois axes d'orientation : par exemple, un objet *a* est à la gauche d'un objet *b* par rapport à un sujet qui se trouve devant les deux objets en position *debout*, c'est-à-dire si l'axe haut/bas est fixé d'une manière appropriée. Si le sujet tourne le dos aux deux objets (ou s'il marche sur les mains), *a* sera à la droite de *b*.

Dans ce qui suit, nous allons surtout explorer les liens conceptuels entre le premier et le troisième sens dans lequel notre champ perceptif peut être dit spatial, c'est-à-dire entre les relations spatiales présentes dans l'expérience et l'orienta-

tion de celle-ci. Qu'en est-il du second sens, qui concerne la perception de la position ? En fait, le terme « position » est ambigu : il peut désigner (a) la position de l'objet dans l'environnement du sujet, telle qu'elle est perçue par lui, mais il peut aussi désigner (b) la position dans l'espace perceptif proprement dit. Dans le cas (b), une différence de position est toujours accompagnée d'une différence d'orientation, mais pas dans le cas (a) : considérez une situation où le sujet et l'objet se déplacent en même temps, et où l'objet garde la même position dans le champ perceptif du sujet. Dans cette situation, l'objet peut être perçu comme se déplaçant par rapport à un arrière-plan, et donc comme changeant de position dans l'environnement du sujet. Une telle perception suppose normalement que le sujet sente son propre déplacement, et tienne une carte cognitive plus ou moins complexe de son environnement. Une carte cognitive permettrait entre autres au sujet de faire la distinction entre un changement d'état objectif et un (simple) changement de position au sens décrit par le cas (b), qui malgré notre simplification présuppose déjà, en fait, le cas (a). Dorénavant, et uniquement pour simplifier la discussion, nous entendrons par « position » une position dans l'espace perceptif proprement dit du sujet, de sorte que dans la situation envisagée, l'objet garde la même position perceptive.

7.2. *Orientation absolue vs. relative.*

Nous souhaitons formuler dans ce paragraphe deux hypothèses contradictoires concernant le rapport, entre l'orientation du champ perceptif et le système des relations spatiales entre les éléments de ce champ. Selon la première hypothèse, que nous appelons «relationaliste», il n'y a pas de distinction réelle entre les termes de ce rapport. Plus précisément :

Hypothèse relationaliste. La structure (apparente) d'orientation d'un champ perceptif se «surimpose» à l'ensemble des relations spatiales perceptibles qui lient les éléments du champ perceptif.

Dans notre acception du terme de « surimposition », un fait de type A se surimpose à un ensemble de faits de type B si et seulement si une différence dans le fait de type A entraîne une différence dans quelque fait de type B (alors que l'inverse n'est pas forcément vrai). Dans le cas précis, l'hypothèse relationnaliste implique donc qu'une différence apparente d'orientation est toujours liée, pour un sujet, à une différence sensible dans les relations spatiales entre les objets de son expérience perceptive.

L'hypothèse absolutiste se définit simplement par la négation de l'hypothèse relationnaliste :

Hypothèse absolutiste. La structure (apparente) d'orientation d'un champ perceptif peut varier alors que l'ensemble des relations spatiales perceptibles qui lient les éléments du champ perceptif ne change pas.

L'idée serait par exemple que l'orientation est déterminée par des qualités associées aux régions du champ perceptif : il y aurait des régions *intrinsèquement* droites ou gauches, et l'espace perceptif serait absolu.

À première vue, la première hypothèse ne rend pas compte de la possibilité d'une scène visuelle « renversée », mais où toutes les relations spatiales (visuelles) semblent être préservées. Pensez à la situation où un sujet essaie des lunettes qui inversent le haut et le bas, comme celles que Stratton a élaborées dans le cadre de sa fameuse expérience (1897). Si le sujet est en train de lire le journal, le port des lunettes l'empêchera certainement de poursuivre sa lecture, mais les relations spatiales entre les caractères typographiques de la page ne changeront pas. Autrement dit, il y a une différence phénoménale créée par le port des lunettes qui ne peut pas être rapportée à une différence dans les relations spatiales entre les objets de la scène visuelle. Or cela est en contradiction avec l'hypothèse relationnaliste.

En fait, on peut éviter la contradiction, à condition que la notion de champ perceptif utilisée dans la formulation de l'hypothèse relationaliste soit (au moins) constituée d'un système de relations spatiales entre les éléments de différentes modalités sensorielles, par exemple, des relations spatiales entre un objet visuel et un objet du sens du toucher. Devant la possibilité d'une scène visuelle renversée, le défenseur de cette hypothèse met en évidence des différences relationnelles entre des objets visibles et des objets qui relèvent d'autres modalités sensorielles. Les objets visibles d'une scène pourraient modifier leurs relations spatiales, avant et après le port des lunettes inversantes, par rapport aux objets kinesthésiques (des parties du corps propre), ou à ceux du toucher ou de l'ouïe. Avant le port des lunettes, le titre du journal était perçu comme ayant une relation spatiale déterminée avec, par exemple, la tête du sujet; dans la scène inversée, le titre est perçu comme ayant une relation spatiale toute différente avec le même objet du sens kinesthésique.

Le défenseur de l'hypothèse relationaliste voit dans la perception des relations spatiales un exemple clair et important de *synesthésie*: l'expérience perceptive repose sur une coopération étroite entre les différentes modalités sensorielles. En d'autres termes, les relations spatiales perceptibles sont *amodales*: elles peuvent lier des objets qui relèvent de sens distincts.

Mentionnons une autre objection potentielle à l'hypothèse relationaliste. Cette hypothèse prédit que toute différence d'orientation tire sa source de quelque différence dans les relations spatiales entre des objets de perception. Mais d'un point de vue absolutiste, il est possible d'imaginer que le champ perceptif puisse être *globalement* inversé, de sorte que *toutes* les relations spatiales perceptibles seraient préservées. Pour obtenir un renversement global de son champ perceptif, le sujet ne devrait pas seulement porter des lunettes inversantes, mais également des appareils qui

inverseraient les autres champs sensoriels : auditif, tactile, kinesthésique, etc. (La complexité évidente de ces appareils ne nous concerne pas dans cette expérience de pensée.) Le défenseur de l'hypothèse relationnaliste peut rétorquer qu'un champ perceptif globalement inversé ne se distingue pas, d'un point de vue phénoménologique, d'un champ perceptif normalement orienté. Rappelons que les deux hypothèses concernent la structure d'orientation *apparente*. (Si une expérience globalement inversée ne serait pas anormale du point de vue de l'apparence, elle le serait par contre du point de vue de l'action, au sens où aucun mouvement contrôlé par la perception ne serait initialement possible pour le sujet d'une telle expérience.)

7.3. *Orientation et comportement.*

Plusieurs auteurs, dont Husserl, Merleau-Ponty, Pitcher et Evans, ont fait observer que l'expérience orientée est liée de manière particulièrement intime au comportement. Plus précisément, l'idée sous-jacente semble être qu'il y a une relation interne entre l'expérience orientée d'un objet et la disposition d'agir relativement à la position perceptive de l'objet. Voici une formulation donnée par Evans de la dépendance interne entre orientation et action :

Lorsque nous entendons un son venir d'une certaine direction, nous n'avons pas à *penser* ou à *calculer* quelle est la façon dont nous devons tourner la tête (par exemple) pour chercher la source sonore. Si nous avions à le faire, alors il devrait être possible pour deux personnes d'entendre un son venir de la même direction («avoir la même position dans le champ auditif»), et pourtant d'être disposées à agir de façon tout à fait différente en réaction au son, en raison de différences de calcul. Puisque manifestement, cela est absurde, nous devons conclure qu'avoir une information perceptive qui ait une pertinence spatiale consiste au moins

partiellement dans la disposition à agir de diverses façons (Evans, 1982: 155; comme le rappelle Evans, l'argument original est dû à Pitcher, 1971).

La thèse additionnelle d'Evans est que puisque toute disposition d'agir s'exerce dans un même *champ comportemental*, il n'y a qu'une seule structure d'orientation possible : en particulier, il n'y a pas un haut visuel distinct du haut tactile ou auditif. (Le champ comportemental est le champ d'actions dont dispose le sujet percevant. Notons que ce champ n'est pas seulement kinesthésique; par exemple, il y a des régions de l'espace comportemental, telles que les régions accessibles à l'action et occupées par des objets éloignés du corps propre, qui ne font pas partie de l'espace kinesthésique.)

L'existence d'un lien spécifique entre orientation et action implique une dépendance générale entre perception et action, dans la mesure où toute expérience est orientée. Chaque position dans le champ perceptif correspondrait à une position dans le champ comportemental. Il ne s'ensuit pas que chaque position de l'espace visuel, par exemple, soit littéralement *atteignable* par le sujet (pensez aux étoiles dans le ciel); l'idée est plutôt que les différenciations spatiales du champ perceptif correspondent à des différenciations possibles (et variées) dans le comportement spatial du sujet : le sujet peut *montrer du doigt* l'étoile qu'il est en train d'*observer*. De ce point de vue, l'espace perceptif comporte trois dimensions, est continu et homogène, parce que le champ comportemental l'est également. (De manière plus controversée, l'espace visuel serait euclidien si et seulement si le champ comportemental l'était également. Cf. Morgan...)

La correspondance entre les positions du champ visuel, par exemple, et celles du champ comportemental n'est pas systématique; en particulier, les rapports de contiguïté entre les positions visuelles correspondent normalement à des rapports similaires dans le champ comportemental. Le caractère

systématique de cette correspondance explique le fait que l'orientation forme une structure *graduelle* : par exemple, un objet peut gagner de l'altitude dans le champ visuel.

La thèse de la dépendance entre l'orientation et l'action, quoique souvent invoquée pour montrer l'interdépendance de la perception en général et de l'action, est contestable. Considérez la capacité de tourner la tête en direction d'un son entendu. Il s'agit d'une capacité pratique, donc intrinsèquement liée à l'action. Une des composantes de cette capacité doit être la connaissance perceptive de la position du son dans le champ perceptif. Mais il est possible que le caractère agentif de la capacité en question découle d'une *autre* de ses composantes, par exemple la localisation de soi-même dans la perception (cf. Brewer, 1992, qui défend la thèse selon laquelle l'auto-localisation dépend de l'action), et que la capacité de localiser un son dans le champ perceptif soit, de son côté, détachée de l'action.

L'exemple d'Evans/Pitcher ne touche donc pas l'alternative mentionnée au paragraphe précédent entre hypothèses relationnaliste et absolutiste. Il se peut qu'il existe en définitive une dépendance générale entre perception et action, d'où découlerait le lien spécifique entre orientation et action, mais il n'y a aucune raison de penser que l'orientation joue *spécialement* un rôle dans le rapport à l'action. Le problème fondamental de la localisation perceptive ne semble donc pas concerner directement l'action (contre l'idée reçue), mais plutôt la question de savoir si l'orientation du champ perceptif est absolue ou déterminée par des relations spatiales entre les objets de perception.

7.4. Une question de Molyneux et la réponse de Berkeley.

John Locke rapporte dans son *Essai* la fameuse question que le médecin français Molyneux lui avait adressée :

Supposez un aveugle de naissance, qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer par

l'attouchement un cube et un globe, du même métal, et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le cube, et quel est le globe. Supposez que le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue. On demande si en les voyant sans les toucher, il pourrait les discerner, et dire quel est le globe et quel est le cube (II, ix, 8).

Cette question, bien que limitée à la perception de la forme, introduit au problème général du caractère *modal* (c'est-à-dire spécifique à une modalité sensorielle déterminée) ou *amodal* des propriétés sensibles. Nous nous intéressons ici au rapport entre deux questions spécifiques : celle du caractère modal ou amodal de l'orientation, et celle du caractère modal ou amodal de la perception de la forme. Y a-t-il une structure d'orientation propre à chaque modalité sensorielle — par exemple, un haut visuel par opposition à un haut tactile — ou cette structure est-elle partagée par les différents sens, de sorte qu'il n'y aurait, par exemple, qu'un haut et un bas du champ perceptif dans son ensemble ? De même, la perception de la forme est-elle spécifique à une modalité sensorielle, de sorte qu'il y aurait des cubes tactiles par opposition aux cubes visuels, ou est-elle commune au champ perceptif pris comme un tout ?

Le défenseur de l'hypothèse relationaliste peut donner d'un seul trait une réponse affirmative à ces deux questions. Selon lui, l'orientation est amodale, puisqu'elle dépend de relations spatiales synesthésiques dans le champ perceptif. Or comme la perception d'une forme complexe dépend de celle des relations spatiales entre les éléments de la forme, la perception de la forme doit également être considérée comme amodale.

En revanche, la situation est plus complexe dans le cas de l'hypothèse absolutiste. D'une manière générale, le défenseur d'une telle hypothèse a le choix entre la défense du caractère

modal (chaque modalité sensorielle a, par exemple, son haut et son bas spécifiques) ou amodal (par exemple, il n'y a qu'un seul haut et qu'un seul bas, ceux du champ perceptif dans son ensemble) de l'orientation. Supposons que l'orientation soit modale. Dans ce cas, nous devons probablement répondre de manière négative aux deux questions distinguées, au moins si le caractère modal de l'orientation implique le caractère modal de la perception de la forme. (Dans le cas contraire, l'absolutiste nous doit une explication de la possibilité de percevoir de manière amodale une forme désorientée; cf. plus bas.) Supposons par contre que l'orientation soit amodale. Ici s'ouvre une nouvelle alternative : ou bien la perception de la forme est considérée comme étant également amodale, ou bien ce n'est pas le cas. Arrêtons-nous un instant pour résumer de manière schématique les options qui s'offrent à nous :

- a. hypothèse relationnaliste : orientation amodale + perception amodale de la forme
(réponse positive aux deux questions de Molyneux)
- b. hypothèse absolutiste
 - b.1 orientation modale + perception modale de la forme
(réponse négative aux deux questions de Molyneux)
 - b.2 orientation amodale
 - b.2.1 perception amodale de la forme
(réponse positive aux deux questions de Molyneux)
 - b.2.2 perception modale de la forme
(thèse hybride, Berkeley)

Ce schéma est intéressant car il montre que les deux versions spécifiques distinguées de la question de Molyneux sont relativement indépendantes du débat fondamental entre l'absolutiste et le relationnaliste. Contrairement aux apparences, le défenseur de l'hypothèse absolutiste n'est pas contraint de répondre de manière négative à la question de Molyneux relative à l'orientation et à la perception de la forme (autrement dit, l'option b.2.1 lui reste ouverte).

Dans le reste de ce paragraphe, nous allons présenter une position hybride (option b.2.2), qui semble avoir été défendue par Berkeley, selon laquelle l'orientation est modale alors que la perception de la forme ne l'est pas. Selon la théorie hybride, il faut répondre affirmativement à la première question spécifique, mais négativement à la seconde.

Dans sa *Nouvelle théorie de la vision*, Berkeley part de la prémisse selon laquelle un champ sensoriel n'est orienté que pour un être doué du sens du toucher et capable de mouvement :

Et sans ce mouvement des yeux, sans cette action de les lever et de les baisser pour discerner les différents objets, *droit, renversé*, et autres termes semblables relatifs à la position des objets tangibles, n'auraient, sans doute, jamais été ni transférés aux idées de la vue, ni considérés comme s'y rapportant d'aucune façon; car le simple acte de voir n'induit rien de tel dans ce sens, alors que les différentes positions de l'œil amènent naturellement l'esprit à faire un jugement adéquat de la situation des objets introduits par la vue (§ 98).

Plus loin, Berkeley ajoute (introduisant une expérience de pensée qui appauvrit intentionnellement le contexte d'application du concept de perception) :

Je vais considérer [...] le cas d'une intelligence ou d'un esprit sans corps, qui suppose-t-on, voit parfaitement bien, c'est-à-dire qui a une perception claire des objets propres et immédiats de la vue, mais qui est absolument privé du sens du toucher. Qu'il y ait ou non un tel être dans la nature n'est pas de mon propos. Il suffit que la supposition ne soit pas contradictoire en elle-même (§ 153).

La thèse hybride semble être une conséquence de ces deux observations de Berkeley. S'il est possible d'avoir une perception claire des objets de la vue alors que le champ visuel est par hypothèse complètement désorienté, il y a un espace visuel distinct de l'espace tactile (par exemple) : des formes et des relations spatiales. C'est parce que la perception de la forme est indépendante de l'orientation que le caractère amodal de l'orientation n'implique pas le caractère amodal de la perception des formes.

Plus récemment, O'Shaughnessy a envisagé la possibilité d'une expérience visuelle dénuée de toute structure d'orientation. Comme il le fait remarquer, un sujet doué d'une telle expérience ne saurait pas où insérer sa main dans le champ visuel si on lui demandait d'y indiquer un point marqué par une source lumineuse. Pourtant,

il se pourrait que les sensations de couleur de l'aveugle-né puissent être isolées et nommées pour lui, qu'on puisse lui enseigner à reconnaître des formes sensorielles simples telles que des triangles avec des angles de 90, 60 et 30 degrés, et tout cela en absence d'orientation — ce qui suggère que la perception visuelle désorientée pourrait être une possibilité réelle (1980 : 140-1).

(On peut formuler des remarques analogues à propos du toucher ou de l'ouïe.)

Chez Berkeley, la thèse hybride semble être liée à la possibilité d'un champ sensoriel qui présente simultanément les deux particularités suivantes : premièrement, il est dénué de toute structure d'orientation, et en second lieu, certaines informations quasi-spatiales telles que les relations entre éléments du champ sensoriel et les formes sensorielles sont néanmoins préservées.

La thèse hybride telle qu'elle est formulée par Berkeley est-elle philosophiquement satisfaisante du point de vue absolutiste ? La question pertinente est de savoir si une expérience désorientée peut avoir les mêmes *objets* qu'une expérience normale orientée. Considérez ce qu'écrit Wittgenstein à propos d'un espace visuel qui ne présenterait que des rapports de position, et pas la position absolue :

On ne pourrait pas par exemple percevoir une rotation de l'ensemble de l'image visuelle, ou plutôt elle ne serait pas pensable. Parlons de l'aiguille d'une montre se mouvant tout le long du cadran. (Je suppose que le cadran, comme c'est le cas dans beaucoup de grosses montres, ne porte que des points sans chiffres.) Certes, nous percevrions alors le mouvement d'un point à un autre — s'il ne se produit pas d'un coup — mais l'aiguille une fois parvenue en un point, nous ne pourrions pas distinguer sa position de celle qu'elle avait au point précédent (1977, § 206).

Il semble en effet que percevoir la position d'un objet, ce soit percevoir son orientation par rapport à d'autres éléments d'un champ sensoriel. Envisager une modalité sensorielle qui présente simultanément des positions absolues et des relations quasi-spatiales entre ces positions, c'est envisager un *champ* sensoriel, et donc un quasi-espace qui possède *quelque* orientation propre. Le statut de la thèse hybride est donc précaire, si elle dépend de la possibilité que la perception de la forme soit complètement détachée de l'orientation de l'espace perceptif. Mais si la perception de la forme dépend de l'orientation de l'espace perceptif, et si l'orientation est amodale, pourquoi la perception de la forme devrait-elle être modale ?

7.5. *Le point de vue absolutiste et ses défenseurs.*

Selon l'hypothèse absolutiste, la position d'un élément dans un champ sensoriel (visuel, tactile, auditif) est absolue,

soit au sens où elle est déterminée par une relation à un quasi-espace absolu, soit au sens où elle est une propriété *monadique* de l'élément en question. Dans ce qui suit, nous allons présenter et évaluer quelques arguments en faveur de cette hypothèse.

7.5.1. Wittgenstein.

Au paragraphe précédent, nous avons cité un argument de Wittgenstein selon lequel la perception de certaines formes dans un champ sensoriel parfaitement symétrique n'est possible que si la position et le mouvement sont absolus dans ce champ sensoriel, et non pas déterminés par des relations spatiales entre ses éléments. La réponse relationnaliste consiste à introduire des relations spatiales synesthésiques. Si notre champ perceptif conçu de manière amodale est normalement asymétrique, le problème de Wittgenstein ne se pose pas. Or voici le commentaire de Wittgenstein à propos de ce type de réponse :

On me dira peut-être que, sans le voir, je sens la position de mon corps. Mais la position dans « l'espace senti » (comme je l'appellerai) n'a rien à voir avec la position dans l'espace visuel, elles sont indépendantes l'une de l'autre et, si l'orientation dans l'espace visuel n'était pas absolue, on ne saurait d'aucune façon établir une corrélation entre elle et celle de l'espace senti (1977, § 206).

Du point de vue d'un défenseur de la thèse relationnaliste, cette contre-objection de Wittgenstein renverse complètement l'ordre de l'explication. Le problème de la *corrélation* entre l'espace visuel et l'espace kinesthésique (l'espace « senti ») ne se pose pas, parce qu'il s'agit fondamentalement du même espace : la synesthésie de la perception spatiale permet l'*identité* entre une position dans l'espace visuel et une position dans l'espace kinesthésique (de manière plus précise, lorsque le

sujet voit une partie de son corps). Partant de ce constat, rien n'empêche d'admettre la perception de relations spatiales liant un élément du champ visuel et un élément de l'espace kinesthésique.

Cependant, pour reprendre le premier argument de Wittgenstein, ne peut-on envisager un champ perceptif qui soit globalement symétrique ? Bien qu'il soit assez difficile de donner un sens exact à cette hypothèse, il n'est peut-être pas inutile de mentionner une stratégie possible contre l'argument de Wittgenstein ainsi généralisé au champ perceptif.

Reprenons donc l'exemple de la montre sans chiffres. Selon l'argument invoqué, dans une hypothèse relationnaliste nous ne pourrions pas distinguer la position de l'aiguille de celle qu'elle avait au point précédent. La prémisse implicite est que le mouvement de l'aiguille *préserve* les relations spatiales entre *tous* les éléments du champ perceptif. Or il y a des raisons de douter de la vérité de cette prémisse. Un sujet doué d'une expérience perceptive orientée est capable de percevoir des relations spatiales non seulement entre les éléments figuraux de la scène, mais également entre ces éléments et des régions de l'*arrière-plan*. (Dans le cas de l'ouïe, les éléments figuraux sont normalement des sons, alors que l'*arrière-plan* peut être un bruit de fond ou le silence complet.)

Lorsque l'aiguille se déplace d'un point à un autre sur le cadran, elle modifie sa relation spatiale à la région de l'*arrière-plan* qu'elle occupait au départ. Cet exemple ne suffit donc pas à falsifier l'hypothèse relationnaliste, selon laquelle un changement d'orientation produit toujours quelque bouleversement dans les relations spatiales entre des éléments du champ perceptif. Par «élément», il faut seulement comprendre : élément figural ou de l'*arrière-plan*. Ce qui rend l'argument de Wittgenstein de prime abord plausible est peut-être une confusion entre deux questions distinctes :

- (i) Quels changements objectifs se produisent lorsque l'aiguille passe d'un point à un autre sur le cadran ?
- (ii) Comment le sujet peut-il identifier dans la perception un point déterminé sur un cadran parfaitement symétrique quant à ses éléments figuraux, et qui se détache sur un arrière-plan tout à fait homogène ?

L'hypothèse relationnaliste apporte une réponse simple à la première question : ce sont les relations spatiales entre l'aiguille et des régions de l'arrière-plan qui changent avec le mouvement de l'aiguille. La réponse à la seconde question peut être fournie par une théorie du comportement : le sujet est capable de diriger son comportement vers un élément déterminé de son champ perceptif, à l'exclusion de tout autre élément. Par exemple, si le fait de porter son attention sur quelque chose est une forme minimale de comportement, qui précède et prépare d'autres formes plus complexes, alors il est clair qu'un sujet doué d'une expérience orientée est capable de porter son attention sur un élément figural et même sur une région (même indifférenciée) de l'arrière-plan. Ainsi, nous sommes capables de porter notre attention auditive sur une région silencieuse de l'espace, par exemple pour nous préparer à fuir le vacarme ambiant. Ce type de comportement *constitue* pour le sujet le fait d'identifier un point déterminé dans un champ perceptif parfaitement symétrique quant à ses éléments figuraux, et dont l'arrière-plan est homogène.

7.5.2. *Casullo.*

Casullo (1986) défend le point de vue absolutiste qu'il trouve également chez Russell et chez Goodman. La citation que Casullo fait de Russell est particulièrement éclairante à cet égard :

À chaque instant, ce qui est au centre de mon champ visuel possède une qualité qui peut être appelée «centralité»; ce qui est à droite est «dexter», ce qui est à

gauche, «sinister», ce qui est au-dessus, «supérieur», ce qui est au-dessous, «inférieur». Ce sont des *qualités* des données visuelles, et non pas des relations (1948: 316).

Quels sont les arguments avancés par Casullo en faveur du point de vue absolutiste? La majeure partie de son article est négative: il s'agit d'essayer de trouver *dans le champ visuel* des relations qui puissent expliquer comment la perception de la position est possible. Comme dans le cas de Wittgenstein, le défenseur de l'hypothèse relationnaliste peut réaffirmer son opinion selon laquelle la perception visuelle de la position doit s'expliquer en termes de relations spatiales avec des éléments d'*autres* champs sensoriels. De même, cet argument de Casullo est inacceptable pour un absolutiste qui reconnaît le caractère amodal de l'orientation (option b.2 du paragraphe 7.4).

L'argument positif présenté par Casullo est le suivant. Le point de vue absolutiste explique comment l'individuation *per se* d'un élément sensoriel est possible. Casullo mentionne ici un principe d'individuation selon lequel un objet doit être identifié indépendamment de ses relations avec d'autres objets. Il est certainement vrai que la perception de la position est immédiate. Il n'y pas deux moments dans la perception: d'abord l'expérience des relations spatiales entre les objets, puis l'expérience de la position des objets, «calculée» à partir de ces relations. Nous percevons *simultanément* les relations entre un objet perçu et d'autres éléments du champ perceptif, et la position de l'objet. Une réponse relationnaliste possible, mais qui reste à élaborer, est que «percevoir immédiatement» a ici une portée épistémique: les jugements de position («Ton livre est *ici*») n'ont pas besoin d'être inférés de jugements relationnels («Ton livre est à droite de ton ordinateur»). L'observation phénoménologique selon laquelle la perception de la position est immédiate serait conciliable avec la théorie philosophique selon laquelle c'est seulement

en percevant les relations entre les éléments du champ perceptif que nous sommes capables de percevoir la position des objets.

Pour conclure ce paragraphe, une remarque de clarification : nous souhaitons restreindre ici les hypothèses relationnaliste et absolutiste au champ perceptif; le débat qui nous intéresse entre ces deux points de vue est indépendant du débat analogue concernant l'espace *physique*. En particulier, il paraît possible de combiner l'hypothèse relationnaliste avec un point de vue newtonien sur l'espace physique, de même qu'une hypothèse absolutiste semble compatible avec une conception leibnizienne de l'espace physique. Le débat sur l'espace physique soulève un certain nombre d'autres questions fascinantes, mais qui ne nous concernent pas directement dans ce livre.

7.6. *Anomalies perceptives.*

Considérons encore le problème des relations entre la localisation perceptive dans un espace orienté et la perception de la forme. La thèse selon laquelle il y a une relation étroite entre ces deux éléments a été défendue par Evans, qui écrit :

Avoir l'expérience visuelle de quatre points de lumière configurés en un carré n'est rien de plus qu'être dans un état informationnel complexe qui incorpore de l'information sur la localisation égocentrique de ces lumières (1985: 392).

Plus prudemment, la localisation perceptive dans un espace orienté est seulement nécessaire pour la perception d'une forme, mais pas suffisante, comme l'a fait remarquer Peacocke (1992: 75). Une expérience orientée des deux figures suivantes dépend de la localisation des parties de ces figures dans l'espace perceptif, et pourtant nous avons l'impression de percevoir deux formes différentes.



La première figure est normalement perçue comme un carré, alors que la seconde, qui est également un carré, est normalement perçue comme un losange. La thèse d'Evans ainsi rectifiée découle directement d'une hypothèse relationnaliste. En effet, le défenseur de cette hypothèse ramène toute différence d'orientation, et donc de localisation perceptive, à une différence dans des relations spatiales. Par conséquent, si la perception d'une forme complexe dépend de la perception de certaines relations spatiales entre les parties de la forme, la localisation de celles-ci dans l'espace perceptif peut être considérée comme une condition nécessaire de la perception de la forme en question.

Y a-t-il des travaux de psychologie expérimentale qui confirment ou infirment l'existence de ce que nous appellerons désormais la *thèse de la dépendance* entre la localisation perceptive et la perception des formes ou plus généralement des relations spatiales entre éléments sensoriels ? Certaines expériences semblent indiquer en effet que la capacité de localiser des objets et celle de percevoir des formes, ou des relations spatiales entre des formes, ont une réalisation neurophysiologique distincte. En particulier, certains patients semblent pouvoir localiser des objets dans leur espace perceptif sans avoir aucune expérience de leurs formes (cf. les expériences du psychologue Weiskrantz, 1986) ou percevoir des formes sans être capables de les localiser dans le champ perceptif (cf. les

troubles dits de «désorientation visuelle»; pour une taxinomie des désordres perceptifs relatifs à l'espace, cf. McCarthy, 1993.) Il est important de savoir si ces expériences ont véritablement la pertinence philosophique qu'on leur prête.

Dans les deux cas, la question cruciale est celle de savoir s'il est légitime de décrire les patients examinés comme ayant une expérience sensorielle consciente des éléments localisés. Si la réponse est négative, alors ces patients n'ont probablement qu'une *disposition* à juger de la localisation ou de la forme d'un objet dans leur espace environnant, sans en avoir une conscience perceptive véritable. La thèse de la dépendance ne concerne après tout que l'expérience sensorielle *consciente*, et non un cas où le sujet possède une capacité rudimentaire de deviner la position ou la forme d'un objet. (C'est en gros la réaction d'Evans lui-même, 1985: 395 à ce type de résultats obtenus par la psychologie expérimentale.)

Si la réponse est positive (ce qui est douteux dans les cas réels), alors nous devons considérer, ou bien que les patients perçoivent les objets localisés comme ayant *quelque* forme, même approximative (dans le premier cas), ou bien (dans le second cas) que leur expérience visuelle est simplement désorientée, mais au sens où les sujets localisent une forme dans leur espace perceptif tout en étant incapables de la localiser dans le champ *comportemental*. En résumé, il n'est pas évident que nous ayons là un contre-exemple à la thèse de la dépendance, dans une expérience sensorielle consciente, entre la perception de la position dans le champ perceptif (absolue ou relative) et celle de la forme et des relations spatiales entre les éléments sensoriels en question.

7.7. La Sphère.

Peacocke (1989) imagine l'expérience de pensée suivante. Supposons l'existence d'un organisme sphérique évoluant dans un milieu fluide. Cet organisme, la Sphère, possède des

récepteurs photosensibles distribués un peu partout sur sa surface extérieure et reliés à un système nerveux central placé à l'intérieur de la Sphère. La Sphère peut également changer de couleur, modifier sa température ou l'acidité de sa surface extérieure. On suppose en outre que la Sphère est capable des prouesses suivantes : détecter un prédateur situé à une certaine distance de soi, ou approchant à une certaine vitesse, et changer proportionnellement sa température ; tenir continuellement une carte cognitive de son environnement qui lui permette de réagir différentiellement en fonction de sa position spatiale.

Peacocke soutient à la fois que la Sphère possède une expérience, certes rudimentaire, qui a un contenu spatial, et qu'elle est capable d'un comportement intentionnel sous une description spatiale. La Sphère serait donc un contre-exemple à la thèse selon laquelle toute différenciation spatiale est liée à une différenciation potentielle dans le comportement spatial (section 7.3) : apparemment, un tel organisme est doté d'une expérience orientée, mais n'est pas capable d'action spatiale au sens d'un mouvement corporel déterminé. Il y a bien chez la Sphère une relation différentielle entre perception et comportement, mais une direction dans la perception ne peut pas être identifiée à une direction dans le champ comportemental, puisque par hypothèse, la Sphère n'a pas de membres corporels et est incapable de se déplacer.

Comme pour les cas pathologiques mentionnés plus haut, on peut se demander s'il est légitime de décrire la Sphère comme ayant une expérience spatiale *consciente*. Par exemple, on pourrait considérer que l'identité entre une direction perceptive et une direction potentielle dans l'action *définir* partiellement ce qu'est une expérience douée d'un contenu spatial, par opposition à un simple mécanisme de détection. Une expérience spatiale est une expérience dont le contenu est capable de se refléter pleinement dans un comportement spatial.

Il y a peut-être une autre raison d'hésiter à attribuer à la Sphère une expérience véritablement spatiale. Car l'explication du comportement de la Sphère, bien qu'elle ne puisse pas simplement consister en une description non cognitive de type stimulus-réponse, ne semble pas *nécessiter* l'attribution d'une expérience spatiale. (Taylor, 1964, a montré qu'une description non cognitive de type stimulus-réponse ne peut pas expliquer le comportement d'un organisme qui tient une carte cognitive de son environnement.) En décrivant la Sphère comme étant capable d'action intentionnelle sous quelque description spatiale, Peacocke lui attribue un répertoire conceptuel qui dépasse tout ce que son expérience limitée peut lui apporter. Étant donné que le comportement de la Sphère ne lui permet pas d'exercer un contrôle spatial sur son environnement, sous la forme d'une action dirigée par la perception, pourquoi décrire l'expérience de cet organisme comme un rapport intentionnel à l'espace, alors que toute autre description non intentionnelle (ou toute autre description *moins* intentionnelle) paraît suffisante? Certes, la Sphère n'agit pas directement sur la base de modifications de ses récepteurs, puisque (par hypothèse) son action tient compte des indications d'une carte cognitive, mais c'est au mieux la présence de cette carte qui permet la simulation d'un comportement sensible à l'espace, et non pas l'expérience elle-même soi-disant réalisée en des récepteurs photosensibles.

7.8. *Un dilemme de Merleau-Ponty.*

Au début du chapitre de la *Phénoménologie de la perception* consacré à l'espace, Merleau-Ponty renvoie dos-à-dos ce qu'il appelle les conceptions «*empiristes*» et «*intellectualistes*» de l'orientation.

Suivant la conception *empiriste*, si l'expérience perceptive est orientée, c'est simplement que le monde sensible lui-même possède une structure d'orientation indépendamment du sujet percevant. L'expérience d'un avion perçu «*en haut*», en

supposant qu'elle soit véridique, est alors simplement fidèle à un trait « objectif » de l'avion, en plus de sa forme, de ses couleurs, et de la distance à laquelle il se trouve par rapport au sujet. Du point de vue empiriste, la perception de l'espace est traitée comme « la réception en nous d'un espace réel, l'orientation phénoménale des objets comme un reflet de leur orientation dans le monde » (Merleau-Ponty, 1959 : 286).

D'un autre côté, la conception *intellectualiste* rejette l'hypothèse empiriste d'un monde orienté indépendamment du sujet percevant. Cette autre conception voit plutôt l'orientation comme une mise en relation (implicite ou explicite) d'un objet avec un point de repère déterminé. Par exemple, pour le défenseur de ce point de vue, le « haut » du champ perceptif peut être compris, approximativement et dans certains contextes seulement, comme la région où se trouve le tête. Le « bas » du champ perceptif serait alors, normalement, lié à la position des pieds. Par exemple, Freud disait n'être capable de comprendre le prédicat « à droite » que par la corrélation qui existait pour lui entre sa droite et la main avec laquelle il écrivait (Evans, 1982 : 155). Ce fait rangerait sans doute Freud parmi les « intellectualistes ».

Merleau-Ponty relève certaines difficultés inhérentes à ces deux conceptions de l'orientation. Nous savons que le port prolongé de lunettes inversantes provoque un phénomène intéressant : le monde sensible, d'abord perçu comme « inversé », reprend peu à peu sa place et l'expérience devient à nouveau « normale ». Or Merleau-Ponty écrit à propos de ce phénomène :

L'intellectualisme, aussi bien que l'empirisme, demeure en deçà du problème de l'espace orienté parce qu'il ne peut même pas poser la question : avec l'empirisme, il s'agissait de savoir comment l'image du monde qui, en soi, est renversée, peut se redresser pour moi. L'intellectualisme ne peut pas même admettre que l'image du monde soit renversée après imposition des lunettes (1959 : 286).

Ces objections ne sont peut-être pas décisives. Pourquoi l'empiriste ne pourrait-il pas reconnaître la possibilité d'une adaptation de l'expérience lorsque celle-ci entre en conflit avec d'autres données perceptives, en l'occurrence tactiles ? Comme l'avait fait observer Berkeley, le philosophe empiriste est victime d'une confusion s'il se demande à quel moment l'image rétinienne, normalement inversée, se redresse dans le cerveau pour que l'image perceptive apparaisse comme « droite ». Mais les préjugés dénoncés par Berkeley ne sont pas essentiels à la position empiriste telle que la décrit Merleau-Ponty. Ce qui est constitutif de cette position, c'est plutôt l'hypothèse d'un monde orienté indépendamment du sujet.

De même, on ne voit pas très clairement pourquoi l'intellectualiste ne pourrait pas admettre le renversement de l'expérience après imposition des lunettes. Il est vrai qu'il ne pourrait pas l'admettre s'il défendait la thèse selon laquelle un objet est perçu comme orienté seulement s'il est mis en relation avec un autre objet *dans le même champ sensoriel*. Puisque, comme le dit Merleau-Ponty, « toutes les relations objectives du corps et de l'entourage sont conservées dans le nouveau spectacle », il s'ensuivrait de cette thèse qu'aucune mise en relation *visuelle* ne pourrait expliquer le renversement du champ visuel. Il semble toutefois que l'intellectualiste soit libre de rejeter cette thèse, et de concevoir la mise en relation en question comme portant sur des éléments empruntés à différents champs sensoriels. Lorsque le sujet met ses lunettes inversantes, l'objet qui était tout à l'heure senti comme « haut », c'est-à-dire, proche de la tête est à présent senti comme « bas », c'est-à-dire proche des pieds. Notons par ailleurs que l'intellectualiste peut admettre le caractère « préconceptuel », « direct » et « involontaire » de ses mises en relation.

D'une manière générale, il est possible de douter que Merleau-Ponty ait localisé les enjeux les plus fondamentaux du débat sur l'orientation qui concernent, selon nous, la question de savoir si celle-ci est absolue ou déterminée seulement par

des relations spatiales. Corrélativement, nous ne sommes pas forcés de suivre Merleau-Ponty lorsqu'il voit dans l'orientation la présence d'une «troisième spatialité», «qui n'est ni celle des choses dans l'espace ni celle de l'espace spatialisant» (1959: 287). En fait, il faut distinguer deux éléments dans la question de l'orientation : sa signification objective et les conditions subjectives qui la rendent possible. Plus précisément :

(i) Quelle est la signification «intentionnelle» d'une expérience orientée ? En d'autres termes, à quelle différence objective correspond (si l'expérience est véridique) une différence sensible d'orientation ?

(ii) Quelles sont les conditions subjectives qui rendent possible l'expérience orientée ?

Ces deux questions sont parallèles à celles que nous posions dans la section 7.5.1. La première question concerne le contenu, ou mieux l'*objet* intentionnel, de l'expérience. Une réponse à cette question doit nous permettre de savoir ce que l'expérience de l'orientation d'un objet nous apprend sur cet objet. La seconde question concerne plus directement l'expérience perceptive elle-même en tant qu'*acte* intentionnel. Elle a une tournure kantienne : dans quelles conditions une expérience perceptive orientée est-elle seulement possible ?

Les deux hypothèses distinguées dans ce chapitre, à savoir le relationalisme et l'absolutisme, donnent des réponses différentes à la première question, mais laissent ouverte la seconde. Pour que l'expérience orientée soit possible, il est probablement nécessaire de postuler chez le sujet des capacités sensori-motrices complexes, dont la psychologie expérimentale nous livre les mécanismes. C'est une explication à ce niveau qui nous expliquera également le pourquoi et le comment de l'adaptation sensori-motrice au port prolongé de lunettes inversées.